



Michel
Maffesoli

Le rythme
de la
vie

Variations sur
les sensibilités
postmodernes

La Table Ronde

LE RYTHME
DE LA VIE

DU MÊME AUTEUR

- Logique de la domination*, PUF, 1976.
- La Violence totalitaire* (1979), Desclée de Brouwer, 1999.
- La Conquête du présent, pour une sociologie de la vie quotidienne* (1979), Desclée de Brouwer, 1998.
- Essais sur la violence banale et fondatrice*, Méridiens Klincksieck, 1984.
- La Connaissance ordinaire, précis de sociologie compréhensive*, Méridiens Klincksieck, 1985.
- L'Ombre de Dionysos, contribution à une sociologie de l'orgie* (1982), Le Livre de Poche, 1991.
- Au creux des apparences, pour une éthique de l'esthétique* (1990), Le Livre de Poche, 1993.
- La Contemplation du monde* (1993), Le Livre de Poche, 1996.
- Éloge de la raison sensible*, Grasset, 1996.
- Du nomadisme*, Le Livre de Poche, 1997.
- Le Mystère de la conjonction*, Fata Morgana, 1998.
- Le Temps des tribus, le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes* (1988), La Table Ronde, 2000.
- La Transfiguration du politique* (1992), La Table Ronde, 2002.
- L'Instant éternel* (2000), La Table Ronde, 2003.
- La Part du diable* (2002), Champs-Flammarion, 2004.
- Notes sur la postmodernité*, Le Félin, 2003.

MICHEL MAFFESOLI

LE RYTHME
DE LA VIE

Variations sur l'imaginaire
postmoderne



LA TABLE RONDE
14, rue Séguier, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2004.

ISBN 2-7103-2730-9.

Sommaire

Avant-propos	
1. Le refus de l'officiel	13
2. Les galeries du social	21
I. Une sensibilité primitive	
1. L'art de la répétition	29
2. Le présent progressif	36
3. Le triomphe de la vie	52
II. La communauté localisée	
1. Une éthique non verbale	63
2. La conscience objective	78
3. Jugement d'un sens commun	92
4. De la fission à la fusion	100
III. Du moi au Soi	
1. Osmose avec l'autre	109
2. L'enracinement dynamique	115
3. La psyché objective	122
4. Subjectivité de masse	133
5. Au cœur du pathétique	149
6. Logique de l'ombre	163
IV. Présentation des choses	
1. Les formes du fond	179
2. Excursus sur l'avènement	194
3. Le chemin de l'expérience	199
4. Ouverture	210
Index nominum	217

Pour Sarah-Marie.

*Au rythme
d'une vie ardente.*

Avant-propos

« Une chose ne cesse pas d'être vraie
parce qu'elle n'est pas acceptée par
beaucoup d'hommes. »

(Spinoza.)

Le refus de l'officiel

« Ne pas dire comme il sied que la chose soit dite n'est pas seulement pécher contre la langue, c'est mettre en péril l'homme lui-même. »

(Platon, *Phédon* 115 e.)

L'ambiance générale est bien au scepticisme. Scepticisme vis-à-vis des grands systèmes théoriques, la chose est entendue. Mais, également, vis-à-vis de ceux qui, de diverses manières, ont la prétention de parler pour et au nom des autres.

L'intellectuel est passé du statut de maître-penseur à celui d'« expert ». C'est dire la haute idée que l'on a de lui : il a été à la soupe.

Le politique est, globalement, déconsidéré. Et quand il n'est pas soupçonné de corruption, il est vu comme un histrion aux gesticulations et au langage étranges, pour lequel on n'a que commisération. Sa préoccupation essentielle, d'ailleurs, est de se produire dans les divers médias, de privilégier la « communication », et de participer à des « *talk-shows* » insipides. C'est dire le niveau atteint par les représentants de la chose publique !

Quant aux journalistes, hélas ! ils se contentent de mettre en scène la débilite ambiante. « Sans subjectivité, ni objectivité », ainsi que le notait, déjà, le philosophe G. Lukács, leur principal souci est, dans tous les sens du terme, de rendre « passable » le débat public.

Et l'on pourrait continuer à égrener la longue liste des protagonistes de l'intelligentsia, de tous ceux qui ont (quelque) pouvoir de dire et de faire, et dont l'ultime ambition est bien l'impérieuse nécessité de préserver les pauvres privilèges de petites sectes en voie de décomposition avancée.

Il n'y a pas lieu, dès lors, de s'étonner du fossé faramineux existant entre les *représentants* et les *représentés*. Désamour s'exprimant dans la désaffection vis-à-vis du politique, vis-à-vis de la presse, vis-à-vis du débat d'idées. Toutes choses qui furent la spécificité de la modernité.

Ce n'est pas la première fois qu'existe une telle « *secessio plebis* »¹. Le peuple fait sécession d'une manière bruyante ou silencieuse, quand il n'y a plus de pensées hardies capables de traduire l'aspect aventureux de son existence réelle.

Et il ne s'agit pas, ici, d'un simple problème d'école. Car c'est dans l'écart existant entre ceux qui disent et ceux qui vivent que peuvent se nicher les diverses formes de fanatismes, de xénophobies ou de racismes. Le succès des démagogues de tout poil repose, essentiellement, sur l'incapacité de rendre compte de l'imaginaire à l'œuvre dans la vie sociale. L'animal humain a besoin de se dire. Mais le propre des « discours » (mythes, représentations, histoires) est d'être impermanents, de se saturer.

1. Cf. M. Maffesoli, « *Secessio plebis* », in *La Transfiguration du politique* (1993), rééd. La Table Ronde, 2002. Cf. aussi J. Baudrillard, *À l'ombre des majorités silencieuses*, 1977.

D'où la nécessité de reconnaître cette saturation et de repérer ce qui, d'une manière balbutiante, tend à émerger. *Pars destruens, pars construens*. La vie est faite de destruction et de construction. La pensée, aussi, n'y échappe pas qui doit révéler l'inanité des analyses de ces « experts » dont on sait, d'avance, ce qu'ils vont dire, et dont le conformisme atterrant va de pair avec leur ignorance de ce qu'est l'existence en son quotidien.

Il faut rompre le cercle vertueux des analyses convenues. De ces analyses fades faites plus de virtuosité que d'amour. Analyses élaborées dans ces endroits protégés que sont les lieux de pouvoir (symbolique, économique, politique). Analyses *sectaires*, c'est-à-dire coupées de la réalité, à usage des tribus de ces mêmes pouvoirs, qui se contentent soit de conforter un statu quo bien fragile, soit de le critiquer d'une manière bienséante et polie.

Voilà bien l'enjeu, épistémologique et éthique, d'une pensée forte, en congruence avec son temps. Et dès lors lucide, roborative, et quelque peu amoral. Au-delà et en deçà de la critique et avant l'action, il faut savoir célébrer le monde tel qu'il est, pour ce qu'il est. Et dès lors oublier la critique hargneuse des esprits malheureux. Ce, non par mépris (l'on sait qu'il faut être économe de ce sentiment), mais bien parce que c'est en rompant avec l'opinion, fût-elle savante, que l'on peut apporter son tribut à l'édification d'une pensée qui soit en congruence avec son temps.

Exciter les clameurs et les haines importe peu dès lors que l'on s'emploie à être fidèle à l'exigence intellectuelle que l'on s'est fixée : contre l'automatisme des idées abstraites et diverses analyses convenues, indiquer une démarche stéréoscopique, sachant tout à la fois rendre compte des rêves les plus fous et du pragmatisme terre à terre qui sont, de tout temps, les essentielles caracté-

ristiques de ce que Montaigne nommait, avec quelque tendresse, cette « hommerie » qui est la nôtre.

Faire le relevé d'une topographie dont les contours ne varient pas, mais dont il importe, toujours et à nouveau, de rappeler les méandres. D'où un questionnement, quelque peu répétitif, se déroulant en volutes autour d'une idée centrale : penser la singulière métamorphose de la vie en son déroulement, faisant revenir ou réactualisant ce qui a toujours été.

Pour reprendre un terme que j'ai proposé il y a fort longtemps, et qui tend, de plus en plus, à s'imposer, il y a bien une logique « sociétale » à l'œuvre dans notre espèce animale. Mais cette logique n'est réductible à rien. Surtout pas à la raison, à la conscience, à l'individu. Pas plus qu'à un savoir censé leur donner statut scientifique. C'est une logique de l'*entre-deux*, c'est-à-dire du multiple. Non plus un sujet maître de lui, agissant sur un objet soumis, mais bien un trajet en constante évolution. D'où le balancement entre la connaissance et la vie quotidienne, entre l'esprit et les sens.

« Connaissance ordinaire » (1985), avais-je dit. Ou encore « Raison sensible » (1996). En bref il n'y a de savoir qu'enraciné dans l'existence courante. « Être à la hauteur du quotidien », disait, à sa manière, Max Weber. Et il est vrai que l'éthique, fondement du lien social, dépend, structurellement, de l'esthétique : cette capacité d'éprouver des émotions, de les partager, de les constituer en ciment de toute société.

Tout cela peut sembler académique, et il est vrai que l'*affairesme* dominant, dans ses aspects journalistiques, bien sûr, mais également universitaires ou politiques, s'accommode des simplismes convenus : la *doxa* dont il a été question. L'endurance ou l'exigence de la pensée est

pourtant affaire de tous, si l'on veut que cesse cette étonnante et dangereuse déconnexion existant de nos jours entre ceux qui vivent et ceux qui sont censés dire ce que cette vie doit être.

Résistance et soumission. Résister au conformisme qui se contente de dire ce qu'il aimerait qui soit, ou ce que la morale devrait être. Se soumettre, ce qui est faire preuve d'invention : cette créatrice capacité de faire venir au jour (*in venire*) ce qui est. Paradoxe, certes, faisant des *amateurs* du monde les plus farouches opposants de tout institué : conformisme intellectuel et/ou institution sclérosée.

La pensée n'est intéressante que quand elle est dangereuse. Dangereuse pour l'opinion établie et ronronnante servant de fondement à toutes ces « expertises » dont se repaît le pouvoir. Bavardage tonitruant. Jargon en folie tenant lieu de pensée. De plus en plus nombreux sont ceux qui n'ont rien à dire et le disent bien haut. Voilà bien ce qui tend à dominer. Une écœurante vulgate où se complaisent la médiocrité et la médiacratie unies en un spasme incessant.

Il est des mots que l'on attend pour conforter ses certitudes. C'est bien cela la *doxa* intellectuelle dominante. Il en est d'autres dont on pressent l'impérieuse nécessité pour se mettre en question. Pour participer à la question qu'au travers de leurs plus authentiques expressions : mythes et symboles divers, les sociétés se posent à elles-mêmes. L'*intranquillité* de l'être n'a, fondamentalement, que faire des veules et benoîtes assurances. Bien plus lui plaît l'inquiétante inquiétude qu'est toute vie. L'énigme plus que la solution.

Et ce d'autant plus que ces certitudes, ces assurances tous risques, intellectuelles et politiques furent élaborées en un temps qui ne fut pas sans intérêt mais qui semble,

empiriquement, bien daté. Les incantations républicaines et autres développements sur le *contrat social*, aussi tonifiants soient-ils, n'en sont pas moins désuets.

« Monnaie usée, toujours utilisée » (Husserl). Les mots deviennent futiles lorsqu'ils sont déconnectés de la réalité vécue. Ils n'ont plus d'énergie propre. Et sont, dès lors, impuissants à rendre compte de l'énergie, qui peut être choquante mais pas moins vivace, à l'œuvre dans la socialité contemporaine.

Le conformisme de pensée est de tout temps qui se satisfait des certitudes acquises et n'entend pas remettre en question la sécurité de ses forteresses de pensée. Ainsi tel éminent professeur de physique à la Sorbonne traitant Edison de « ventriloque » lorsque ce dernier présenta son phonographe à Paris. Ainsi les détracteurs de Galilée qui refusèrent son invitation à regarder dans son télescope afin de vérifier, par eux-mêmes, l'existence des satellites de Jupiter. Quand la science s'institutionnalise elle devient dogmatique, et a besoin d'être bousculée pour retrouver son dynamisme originel et original.

Octavio Paz rappelle, dans *Sor Juana Inés de la Cruz*, qu'à chaque époque il y a ces « lecteurs terribles » que sont les archevêques, les inquisiteurs et autres secrétaires généraux du parti veillant à « ce qu'on ne peut pas dire¹ ». Il note, aussi, que certains transgressent et disent, tout de même, la *parole perdue* ou interdite. Ce n'est donc pas chose nouvelle. Mais il est important, en reprenant le flambeau de la résistance, que l'on fasse entendre, dans le conformisme ambiant, et face aux divers censeurs, cette voix autre. Cette voix de l'*autre*, ennemie des notaires, des chefs de bureau, des caporaux de tout poil. Important que

1. O. Paz, *Sor Juana Inés de la Cruz*, Gallimard, 1987.

l'on sache s'opposer au matois jargon de la moralité bien pensante.

En bref, ne plus juger. Ne plus mesurer les choses à l'aune de nos représentations modernes. Se contenter de les *présenter*. Est-il encore possible que celui qui a le pouvoir de dire soit le « *magister humanitatis* » indiquant le sens du monde ? Certainement pas. Les systèmes représentatifs semblant, pour l'instant, saturés, il faut se contenter de poser des jalons, indiquer quelques repères sur le cheminement personnel et collectif.

En un moment où prédomine le *nomadisme* existentiel, doit répondre, comme en écho, l'errance intellectuelle. La question plus que la solution. La précaution, soi-disant (se disant) scientifique, doit laisser la place à l'audace de la pensée.

C'est Luther qui qualifie, quelque part, la philosophie de « part du diable », et propose de brûler Aristote. Subtilité de théologue avec ses gros sabots ! Bien étrangère à ce sens de la nuance habitant ceux qui préfèrent le questionnement, douteux, doutant, aux certitudes dogmatiques. Et pourtant Luther est bien l'homme du « *non possumus* » qui ne pouvait pas ne pas dire, contre la scolastique catholique, les doutes dont il était plein. Étrange drame de la pensée faisant des plus intrépides révoltés, lorsqu'ils institutionnalisent leur hétérodoxie, les plus farouches défenseurs d'une nouvelle orthodoxie !

Le refus de l'officiel ne se partage pas. Toute pensée qui accepte fermeté et vigueur secoue, toujours, les opinions admises. Et le fait qu'elle soit refusée ou mal comprise est, immanquablement, un bon signe. Celui de son adéquation à la *centralité souterraine* animant, en profondeur, le dynamisme du sociétal. Échappant à l'enfermement que voudraient leur faire subir leurs interprètes uni-

versitaires, Nietzsche lorsqu'il s'en prenait aux « gestionnaires de la pensée » (*Considérations intempestives*) ou Wittgenstein vantant le « charme des destructeurs d'illusion » sont de ceux qui nous appellent à réagir à l'absence d'inquiétude qui tend à prévaloir en une époque érigeant en « expert » patenté n'importe quel petit histrion !

Les illusions ne manquent pas, qui s'emploient à mesurer la pensée à l'aune de la professionnalisation, de l'utilitarisme, de la politique voire de la simple critique. Seule la hardiesse est son lot. Et contre les trafiquants de l'esprit, avec leurs semelles de plomb, elle rappelle qu'un fait est un fait. Et qu'il ne sert à rien de le nier ou de le dénier.

M. SCHELER : 39, 89-90.
 F. W. SCHELLING : 182, 186-187,
 190.
 K. SCHIPPER : 137.
 G. SCHOLEM : 182.
 A. SCHOPENHAUER : 127, 203.
 A. SCHÜTZ : 82, 96, 136, 148,
 197, 202, 204.
 P. SÉGUIN : 155.
 A. SIGANOS : 148.
 G. SIMMEL : 48, 52, 66, 78, 88,
 93, 96, 116, 138, 156, 158.
 G. SIMONDON : 86, 117, 132,
 171.
 SOCRATE : 37, 86, 141.
 O. SPENGLER : 118.
 SPINOZA : 11, 141, 144.
 R. L. STEVENSON : 166, 167.
 C. SUN : 75.

T

P. TACUSSEL : 63, 119, 121, 135,
 161, 167, 192-193, 204.
 G. TARDE : 38, 41, 43, 65, 151,
 168-169, 197, 214.
 TCHOUANG-TSEU (LE BOUCHER
 DE) : 76, 136-137.
 SAINT THOMAS D'AQUIN : 102,
 184.
 THOREAU : 195.
 D. TILLINAC : 154.

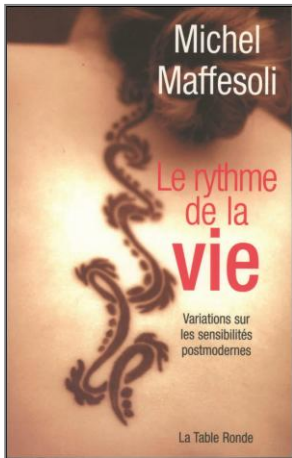
TITTIEN : 30.

U - V

UNDERWORLD : 153.
 B. VALADE : 129.
 P. VALÉRY : 188-189.
 F. VANDENBERGHE : 93.
 R. VANEIGEM : 102.
 G. VATTIMO : 191.
 R. VENTURI : 114.
 S. VIERNE : 148.
 D. DE VILLEPIN : 113, 122.
 P. DE VILLIERS : 202.

W - Y

A. WARHOL : 87.
 R. WAGNER : 106, 207.
 P. WALTER : 208.
 P. WATIER : 66, 78, 93, 98, 116,
 128, 138, 144, 157, 188,
 200, 214.
 M. WEBER : 16, 55, 58, 93, 96,
 98-101, 110, 157, 182, 214.
 O. WEININGER : 145.
 D. WITTELS : 160.
 L. WITTGENSTEIN : 20, 32, 41,
 79, 96, 188, 206.
 W. WORRINGER : 129.
 E. YOUNG-BRUEHL : 29, 103.



Le rythme de la vie Michel Maffesoli

Cette édition électronique du livre
Le rythme de la vie de Michel Maffesoli
a été réalisée le 25 novembre 2010
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2004 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782710327301)

Code Sodis : N437800 - ISBN : 9782710366393
Numéro d'édition : 3886